

Albert Nguyen

Conclusion

Puisqu'il me revient de conclure, je commencerai par dire un mot sur ce terme de conclusion.

Nous parlons de la fin de l'analyse, de la passe, voire des suites de la passe et de l'analyse, mais nous pourrions aussi nous interroger sur la conclusion de l'analyse... car elle se produit inévitablement et je crois pouvoir dire qu'elle se présente sous des visages très différents selon les cas.

Conclure une analyse n'a que peu à voir avec le fait de quitter son analyste, encore que cela puisse être une conséquence. Conclure n'est plus seulement, comme au temps de Freud, être capable d'aimer et de travailler, j'ajoute, conclure n'est plus aujourd'hui limité à la traversée du fantasme, un temps présenté comme le point exquis à atteindre dans une cure.

Conclure en définitive est possible mais également nécessaire,
conclure est contingent et
conclure est impossible.

La conclusion n'est point final que si ces modalités de conclure ont été parcourues et c'est bien pourquoi Lacan a pu intituler un séminaire, l'avant-dernier, *Le Moment de conclure*, titre qui n'est pas dû à son âge alors avancé, mais qui dirai-je nous donne le point d'orgue, la solution du séminaire qui s'articule directement à cette question de la conclusion : *L'insu que sait de l'Une-bévue s'aile à mourre*.

Ce que je dirai pour conclure tient dans cet énoncé de Lacan qui articule dans le premier membre de la phrase ceci : l'insu, le savoir, l'une-bévue, signifiants à rapporter à l'inconscient qui, à ce moment de l'enseignement, n'est plus tant axé sur le rêve ou les actes manqués, mais sur le lapsus ou le mot d'esprit, d'où la place de

choix, la place centrale à donner à la bévue, dont d'ailleurs vous pouvez remarquer au passage qu'elle montre un glissement qui n'est pas de hasard de *Unbewusst* à une-bévue. C'est précisément ce petit bougé, ce point d'achoppement, accroc, glissage que Lacan d'ailleurs signale, qui met en exergue la relation de la bévue à *lalangue*.

Conclure articule cette bévue, une bévue qui s'écrit dans la langue que supporte *lalangue*, et articule donc cette bévue à ce qui fait pour un analysant la jouissance résiduelle, l'incurable, la jouissance qui fait l'insuccès – et à répétition – du savoir, mais aussi de l'amour.

Vous me direz alors : s'agit-il de l'insuccès du transfert défini comme amour qui s'adresse au savoir ? Non, car l'insuccès du transfert prend là un autre sens, celui de sa solution (au sens de solution de continuité). Et j'ajouterai que cette solution du transfert qui n'est en aucun cas son retour à zéro va avec un affect. (Il n'y a pas que la satisfaction qui fasse affect, on pourrait discuter de l'angoisse, par exemple. J'ai noté que dans son séminaire *L'insu...*, Lacan, introduisant la bévue, parle de la haine pour introduire la mourre. Ailleurs, il a pu parler d'estime par opposition à la passion amoureuse.)

Cette solution de transfert, sa résolution n'est possible que si – j'en fais la condition à une conclusion authentique – le sujet, « on le sait soi », sa singularité, sa façon de « parlêtrer », vérifie que la survenue de la bévue va à l'épuisement du sens (y compris celui du lapsus) et est ouvert au réel, à la survenue d'autres manifestations, d'autres avènements de l'inconscient réel.

Vous serez d'accord, je suppose, pour admettre que ce qui peut permettre de conclure une analyse est exactement ce qui fait ouverture, c'est-à-dire ce qui fait béance : S barré, S(A barré) ; c'est ce qui autorise à ce que nous parlions, comme j'avais pu l'amener à Rome, de suites. Il n'y a des suites qu'au « conclure », à la condition que cette conclusion confère au sujet la possibilité de répondre du réel. Et répondre du réel, c'est aussi répondre au réel, et pour cela encore faut-il que la cure ait permis au parlêtre d'avoir du répondant.

Ce répondant, le psychanalyste ne saurait en manquer dans le champ de l'acte, dans le champ où l'acte est requis. Ce qui est requis dans l'acte, c'est que la dimension de béance irrémédiable soit produite, moyennant quoi c'est une fonction du Dire qui est isolée : l'une-bévue est l'indice, le signe d'Un-Dire et, je suppose que vous le

savez, cet Un-Dire répond de ce que Lacan met en avant dans son séminaire ...*Ou pire* : Y a d'l'un. Cet Un qu'il y a fait support à l'un du rapport sexuel qu'il n'y a pas.

La passe doit pouvoir mettre en lumière les moments cruciaux de la cure qui ont produit le changement de position de l'analysant, le passage à l'analyste, en tant que le psychanalyste est celui qui rétablit le « qu'on dise », celui qui arrache le Dire à l'oubli, pour au contraire en dégager à sa place la dit-mension.

L'insu que sait, c'est l'insu qui demeure, l'impossible à effacer, à faire passer au savoir de la bévue, de l'Une-bévue.

Il reste de l'insu, et cet insu passe - c'est le cas de le dire - à l'insu du sujet : il y a du savoir sans qu'aucun sujet le sache, scandale de la psychanalyse, et de ce savoir le sujet toujours reste séparé. C'est pour cette raison que Lacan a mis en question sévèrement la conscience, qu'il réduit finalement à peu de chose, à ce qui fait support de la bévue. C'est quand même dire que pour ce qui est de la maîtrise du sujet quant à ce qu'il peut dire, il repassera.

Les suites dès lors, qu'en dire ? Pour donner une formule et je m'arrêterai là, les suites, c'est l'enjeu majeur d'une analyse puisque faire une psychanalyse, peu ou prou c'est faire pencher pour un temps la balance du côté de la vie : « la vie de *lalangue* dans l'Une-bévue », cette vie de *lalangue* qui se poursuit, commande du réel, au-delà de la conclusion.

Le sel de la vie réside dans le désir de savoir, partenaire de l'ignorance. Car la fin de l'analyse et la passe, c'est à la fois dire ce que l'analysant a atteint comme savoir et dire qu'il y a un savoir qu'on ne sait pas, qu'on ignore, et la passe est le lien qui peut en recueillir dans le témoignage la façon singulière.